

CHRONIQUE « LITTÉRATURE DE JEUNESSE ». ANAÏS VAUGELADE

[Mathilde Barjolle](#), [Éric Barjolle](#)

Armand Colin | « [Le français aujourd'hui](#) »

2006/1 n° 152 | pages 127 à 135

ISSN 0184-7732

ISBN 9782200921071

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2006-1-page-127.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ANAÏS VAUGELADE

Par Mathilde et Éric BARJOLLE



L'Anniversaire de Monsieur Guillaume, L'École des Loisirs, 1995.

S'inscrivant à sa manière dans la lignée de Maurice Sendak et, plus proche de nous, de Claude Ponti, Anaïs Vaugelade, depuis un peu plus de dix ans, tend à ses lecteurs (jeunes et moins jeunes) un miroir de l'enfance, qui se marque par sa délicate et rêveuse espièglerie¹. C'est un monde malicieux servi tout à la fois par son sens du trait, ses talents de coloriste et sa grande maîtrise des rythmes de l'album.

Pour mieux la connaître, pourquoi ne pas commencer par une *Histoire de bonbon* (1995) puis suivre, dans son déroulement même, son œuvre, faire connaissance avec ses personnages, Zuza et son énigmatique crocodile ou encore la famille Quichon avant d'apprendre à voyager en *Matelas magique* (2005). Au fil du parcours, se dessinera peut-être le visage d'une enfance qu'Anaïs Vaugelade invente pour nous par ses textes et ses illustrations.

Au commencement était le bon/bon

L'Histoire du bonbon, L'École des Loisirs, 1995.

Pour mon petit frère Virgile

« Coralie, donne-moi un bonbon ! » / « Non », dit Coralie

« Allez, donne m'en un ! » « Non. » / « Rien qu'un seul ! » « Non et non. »

« Et si je dis : "S'il te plaît Coralie Cochon, ma sœur chérie", tu m'en donnes ? »

« Tiens, t'as qu'à le planter, ça fera un arbre à bonbons et tu me ficheras la paix. » / « Mentreuse ! » dit Jean.

1. Tous ses livres et albums sont publiés à l'École des Loisirs. Pour une bibliographie détaillée, voir le site (très complet) de l'éditeur, www.ecoledesloisirs.com, en consultant la rubrique « auteur ».

Dans un coin de jardin, Jean creuse un trou. Il y dépose le bonbon et, pour bien le couvrir, il fait avec la terre une petite montagne.

Jean rapporte aussi un parasol et une petite radio, pour que le bonbon ne s'ennuie pas. / Des fois, il lui chante les comptines qu'il a apprises à l'école.

Et chaque matin, Jean arrose le bonbon. « Sinon », pense-t-il, « ça ne peut pas pousser. »

Il attend toute la journée. / Il attend toute la nuit ; et il attend pendant encore trois jours et trois nuits.

Le quatrième matin, une petite fleur mauve sortit de la montagne ; peut-être à cause du bonbon, ou peut-être parce que c'était le printemps.

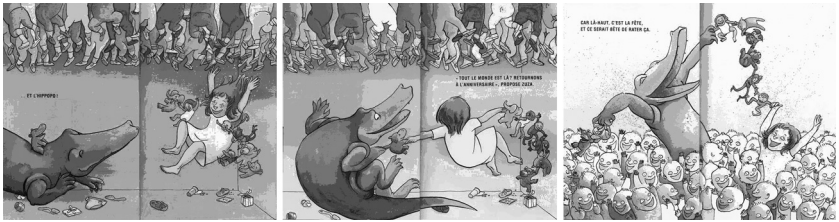
Bien sûr, on peut d'abord lire cette histoire comme celle d'une dispute, puis d'un jeu que vient conclure un heureux hasard. Mais en même temps, il semble que l'album nous dise aussi quelque chose du langage de l'enfant, et du langage tout court. Car on peut se risquer à entendre dans ce « bonbon » et le redoublement enfantin de ses sonorités, un « bon bon » : et cette histoire serait celle de ce qu'il y a de meilleur dans les histoires, à savoir de s'en entendre raconter pour mieux s'en raconter. Une analyse du dialogue, des relances de Jean, des « refus » de Coralie qui se terminent en boutade incitative et celle de leurs échos montreraient qu'il y a du jeu entre frère et sœur. La demande de bonbon n'est pas seulement demande de bonbon mais entrée en relation, et le « Non et non » invention d'une sœur soucieuse de relancer son frère dans son propre jeu. En quoi elle l'éduque puisque, ne cédant pas à sa demande, elle ne la transforme pas en besoin mais la traite comme un désir. Elle lui raconte des histoires – des mensonges ? – et il en fait sa vérité : une fleur pousse, et c'est le printemps, le printemps d'un poète qui s'ignore mais qui saisit au vol ce qui lui arrive au détour de son dialogue avec lui-même, dialogue qui l'a lié au « bon/bon ». Car si la sœur est menteuse, Jean n'en fait pas une histoire, ou plutôt c'est à partir de là que commence la sienne. Et ce n'est pas anodin qu'il commence par « creuser [son] trou », continue en s'occupant de son maigre butin comme d'un être vivant puis en lui parlant et en lui chantant des comptines : c'est ainsi qu'il l'arrose aussi tout en continuant à le lier à ses raisonnements – qui prennent le temps d'attendre et de ne pas décider pour mieux cueillir la surprise lorsqu'elle se présente. Pour en cueillir à notre tour, partons à la rencontre de Zuza...

Zuza, vous avez dit Zuza ?

Parues d'abord en volumes séparés (1998), les histoires de Zuza se constituent très vite (1999) en recueils de trois. C'est dans ce cadre que, progressivement, se dessinent, à travers des moments aussi singuliers qu'exemplaires, le visage d'une enfance chère à Anaïs Vaugelade et celui d'une petite fille au regard espiègle et au museau retroussé qui, au fil des albums, grandit aux côtés de son énigmatique crocodile. Du *Dîner* à la *Chambre* et au *Bain* (1998), du « Cauchemar » aux jeux, « Le Voyage », « La Fête », figures simples liées au premier âge que l'on peut lire dans *Encore un peu de Zuza ?* (1999), on passe à une Zuza plus grande, trois ans peut-être, dans *Zuza vous aime* (2001), qui se fait « Un nouvel ami », a une

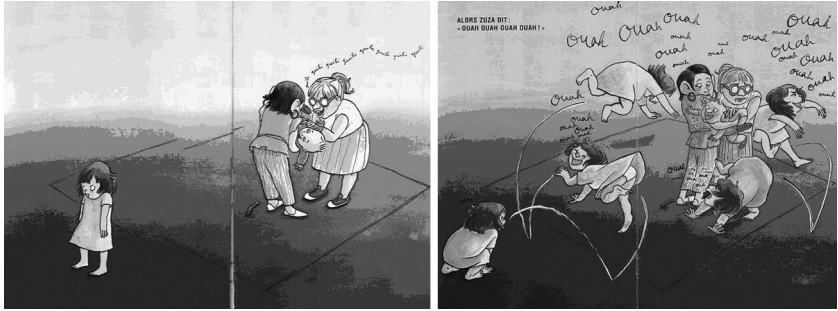
petite sœur, « Marianna », et découvre en vacances les jeux collectifs, « Le Château » (2001) avant qu'on lui souhaite *Courage, Zuza !* (2004) et qu'elle affronte « L'École » primaire et le contact avec les plus grandes (« Le Chien »), ou encore « L'Anniversaire » de sa sœur.

Ces moments nous sont rapportés en une dizaine de planches au plus, souvent des doubles pages, accompagnées d'un texte court écrit en lettres capitales. Rapportés plutôt que contés, car l'énonciation repose sur un coup de force qui les ancre dans le suspens actif d'une énonciation usant du présent et des déictiques : « Aujourd'hui, c'est... », « Cette nuit » ou d'un présent auquel s'ajoute une valeur itérative, réinscrivant l'épisode dans un temps travaillé par l'habitude : « C'est mercredi », « Ça se passe un jour à l'école. La maîtresse parle, Zuza pense. ». À travers ces situations, c'est une part de la vie enfantine et des sentiments enfantins qui sont symbolisés. Arrêtons-nous sur trois : « L'Anniversaire », « Le Chien », « Le Nouvel ami ».



« L'Anniversaire », *Courage, Zuza !*, L'École des Loisirs, 2004.

C'est l'anniversaire de Marianna et Zuza, la « grande », n'a pas envie de prêter ses jouets. Elle est au milieu mais se tient sur ses gardes. Son angoisse se traduit ici par le nombre et l'indifférenciation des petits invités aux prénoms consonants où Marianna se perd au milieu d'autres Marianna. C'est d'abord une petite assemblée mais, rapidement, cela se transforme en marée enfantine qui provoque la peur de perdre pied. C'est un rien, le léger déséquilibre provoqué par la chute de son hippopotame, et un peu de courage qui suffisent pour initier le mouvement de chute puis d'ascension où la ronde se constitue dans un mouvement de serpent in entraîné par le crocodile complice : Zuza plonge, surmontant sa peur de la noyade, pour renaître à la fête – redevenant, l'espace d'un moment, une Marianna parmi les Marianna. Rêverie graphique et récit se nourrissent mutuellement. Le texte commente l'image qui elle-même l'illustre au pied de la lettre. Ce qui prévaut, c'est cet élan en apesanteur – qui dans le cadre aquatique est bonheur d'une fusion heureuse avec l'eau et retour à l'enfance qui, dans les airs, est ascension et liberté, où la ronde circule aux rythmes des éclats de rire sur une mer de bras levés, comme acclamation. Occasion saisie au vol : « Ce serait bête de rater ça ». L'évènement, c'est cet élan qui transforme un plongeur en envol en déplaçant les valeurs : ce sont les mêmes rires et les mêmes bras levés, c'est le même nombre d'invités – et ce ne sont plus les mêmes. Anaïs Vaugelade orchestre graphiquement le passage de l'appréhension à la détente dans un mouvement d'emportement.



« Le Chien » ? in *Courage, Zuza !*, L'École des Loisirs, 2004.

Cet emportement, dans « Le Chien », fait la chute du récit. Cette histoire met en scène l'envie de jouer ensemble – et la difficile expérience du rejet par les « plus grandes » qui s'approprient la petite sœur de Zuza et la transforment en simple poupée vivante. À l'origine, le jeu est fait d'un rien, d'un carré dessiné par terre. D'abord maison, il devient vite limite à ne plus dépasser, et moyen d'exclusion malgré l'inventivité de Zuza. Mais elle ne se résigne pas : si la seule façon de se faire entendre, c'est de jouer plus fort alors elle s'emporte et, comme folle, se met à aboyer : « Ouah ouah ouah ouah ! » Se démultipliant, elle bondit, encercle les grandes et les effraie : sa « folie » lui a rendu sa petite sœur qui aboie à son tour et met en fuite les grandes. Les deux sœurs, complices, peuvent danser. Car elles se sont approprié l'onomatopée et le cri du chien pour renvoyer aux grandes, par leur discours, toute la violence contenue dans leur comportement.

« Le Nouvel ami », *Zuza vous aime*, L'École des Loisirs, 2001.

Aujourd'hui Zuza a rencontré un nouvel ami.

Zuza lui fait un sourire.

...

Comme le nouvel ami ne répond pas, Zuza lui tire les cheveux.

Le nouvel ami pousse Zuza.

Zuza a très envie de pleurer.

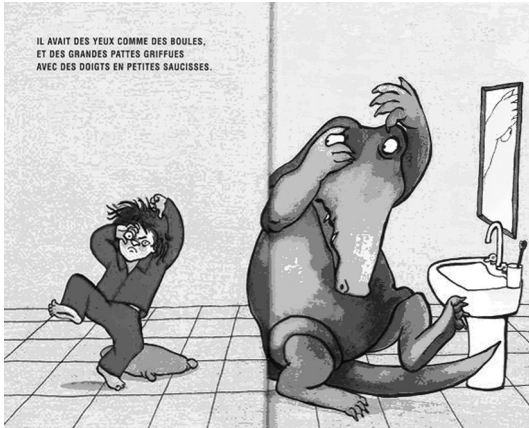
Mais le nouvel ami pleure à sa place. Alors, Zuza lui fait un bisou.

Elle lui donne son canard, et elle lui présente son crocodile.

Poliment le crocodile demande : « Bonjour nouvel ami, comment t'appelles-tu ? » « Je m'appelle Immanuel. » / « Et moi » dit Zuza, « je m'appelle ZUZA ! »

Dans « Le Nouvel ami », le titre annonce une répétition : la désignation constante du jeune garçon par cette expression. Mais cette répétition n'est pas maladroite. Elle est promesse voire prophétie – elle est, si on l'écoute dans sa polyphonie énonciative, élection d'un être et déclaration par Zuza de ses sentiments. Car *Zuza vous aime !* Et ceci s'invente dans la violence même de la prise de contact, violence qui dit tout autant la timidité que la naissance de l'amour. C'est ce que les images nous permettent de saisir. Car elles « doublent », de façon symbolique et espègle, ce qui se joue dans cette rencontre – notamment par le jeu des expressions et la présence des plantes qui, loin de tout réalisme, s'animent de façon stylisée (en accord avec le dénuement de l'ensemble et

l'aplat de couleur placé en guise d'arrière plan). Corps et attitudes accompagnent également le langage : (trop) large sourire, qui exhibe les dents, agression et coups pour coups, puis pleurs qui finissent en bisou et conduisent à l'échange. À la fin, Anaïs Vaugelade, avec force, récrée la situation du « Comment tu t'appelles ? » en l'inscrivant dans sa diction de l'enfance. L'échange des prénoms est passage de l'amour. Et c'est dans l'intonation que cela se joue. L'enfant en connaît les valeurs et notre auteur sait l'écouter. Le prénom s'écrie en grandes capitales, ce qui redouble l'accent tonique sous lequel il était placé et transforme la chute en éclat de voix : « Et moi », dit Zuza, « je m'appelle ZUZA ! » Même attention lorsqu'à la fin de « Marianna », au lieu de limiter l'expression du possessif renforcé à l'expression enfantine « à moi », le discours fait résonner le simple déterminant grâce au jeu de l'intonation rendu par la graphie : « C'est MA petite sœur » rappelle Zuza, ce qui sonne, à la fin du récit où Immanuel a joué de manière virtuose avec elle, comme une revendication, comme une menace peut-être mais surtout comme manifestation de jalousie autant que d'amour.



« Le Cauchemar de Zuza ? », *Encore un peu de Zuza !*,
L'École des Loisirs, 1999.

Dans l'histoire, il ne faut pas oublier le crocodile. Il est ici un tiers qui préside à l'échange, le facilite et y incite, un porte-parole – qui dit ce qu'on n'ose pas dire ou seulement dans un chuchotement venu d'ailleurs et plus fort que vous.

Dans le reste de l'œuvre, son intervention n'est pas systématique, mais le lecteur l'attend avec un plaisir toujours renouvelé car notre auteur a su lui conférer une identité polymorphe. Si l'on cherche à en dresser un portrait psychologique, on pourra pointer sa discrétion, son efficacité et son côté rassurant. Mais cela ne suffit pas à le cerner. Outre un tiers, il est, selon l'occasion, le compagnon de jeu idéal, un ami qui, à l'école, vous souffle la phrase à répéter et vous ramène à la raison ou un confident qui écoute, parfois bizarrement et de façon un peu angoissée, lorsque Zuza lui décrit un monstre qui lui ressemble beaucoup (« Le Cauchemar »). Car il est aussi un monstre mais un monstre charmeur qui se laisse charmé, un monstre familier que vous faites toujours semblant de rencontrer pour la première fois ou que vous faites semblant de ne pas connaître, un monstre blagueur

qui trouve le mot pour (en) rire, qui vous fait changer d'avis en douceur et avec lequel vous vous amusez à vous battre tout en sachant qu'il vous laisse toujours gagner. Dans tous les cas, la place qu'il occupe est stratégique. Il permet de concilier en douceur logiques du désir et du plaisir avec celle de la raison. D'un point de vue actantiel, il est un adjuvant complice ou un faux opposant, d'un point de vue narratif, un heureux hasard qui tient lieu d'élément de résolution, d'un point de vue énonciatif, un confident, le double de la stratégie parentale... En cela, on peut le considérer alternativement voire simultanément comme une invention de l'enfant, des parents et de la narratrice – sans jamais pouvoir épuiser totalement ses valeurs qui naissent au cœur des dispositifs discursifs mis en œuvre par Anaïs Vaugelade.

Des Quichon pas comme les autres

Depuis 2004, notre auteure-illustratrice s'est lancé un nouveau défi. Celui de donner vie à une famille de 73 petits cochons à travers des albums courts de petit format dans lesquels les Quichon montent la garde (les pages de couverture intérieure nous offrant un « panorama » de la famille). C'est un format mais c'est aussi une subtile alternance de pages simples et de doubles-pages. Par rapport à *Zuza*, le détour allégorique s'accompagne d'une énonciation qui est celle du conte, et qui mêle habilement paroles du personnage sur lequel est centré l'histoire et voix du conteur, dans un mouvement où l'un épouse les raisonnements de l'autre, les adopte et s'emmêle la voix dans la sienne pour mieux lui donner voix.

Leur richesse est ailleurs que dans la complexité du scénario. C'est même la simplicité de chacun d'entre eux qui permet de donner de l'ampleur aux images, au mouvement de l'une à l'autre ainsi qu'à la personnification des objets, des éléments naturels, des idées voire des fantasmes.

Anaïs VAUGELADE,

Le Cauchemar de Gaëtan Quichon, L'École des Loisirs, 2004.

Une nuit, un affreux cauchemar entra dans la chambre où dormait Gaëtan Quichon.

Il voulait avaler Gaëtan Quichon.

Gaëtan Quichon eut affreusement peur. / Il bondit de son lit, et se mit à courir. L'affreux cauchemar courut à sa poursuite. Alors Gaëtan Quichon eut encore plus peur, et se mit à courir encore plus vite.

Et l'affreux cauchemar lui aussi se mit à courir encore plus vite, et Gaëtan eut encore plus peur, d'autant que l'affreux cauchemar, à force de courir encore plus vite, se rapprochait de plus en plus.

« Il va m'avalier » pensa Gaëtan Quichon, et il eut encore plus très, très affreusement peur. / Et l'affreux cauchemar l'avala.

Maintenant que Gaëtan Quichon était dans l'estomac de l'affreux cauchemar, l'affreux cauchemar ne pouvait plus avaler Gaëtan Quichon. Alors, Gaëtan Quichon eut un tout petit peu moins peur.

Il réfléchit : « Si je ressors par devant, l'affreux cauchemar va me voir, et me poursuivre. » / « Il vaut mieux que je passe par derrière. »

Et ainsi, Gaëtan Quichon ressortit par le derrière du cauchemar...

... Et retourna se coucher...

... Dans son petit lit douillet.

Ce récit est celui d'une poursuite, non pas seulement comme course poursuite mais comme poursuite du cauchemar par le rêveur même qui le prolonge, s'y enfonce, se laisse dévorer pour mieux s'en sortir – et continuer à rêver.

Parallèlement, la répétition, dans l'écriture, ne fait pas piétiner l'histoire. Elle n'est pas bégaiement – ou alors c'est celui qui accompagne la montée de la peur, que rend dynamique le heurt des répétitions, les échos entre adjectifs et adverbes (entre « affreux » et « affreusement »), la répétition du comparatif puis la surenchère avec le passage au superlatif (du « encore plus... encore plus... encore plus... » au « d'autant que... de plus en plus » et au « encore plus très, très » qui invente une nouvelle façon de dire l'intensité). Cette superposition rythmique de la vitesse et de la peur fait tout l'emballage de la première moitié du récit. Puis c'est la dynamique du raisonnement et de ses appuis : « Maintenant que... » (circonstancielle qui dit plus le constat que le temps), « alors », et plus loin : « Si... Il vaut mieux que... Et ainsi... » où l'anticipation d'un cas de figure permet de résoudre une alternative en débouchant sur un choix et une prise de décision se traduisant par un acte. C'est l'écoute attentive d'une logique du discours enfantin et de ses façons de dire – comme dans *l'Histoire du bonbon*.

Les dessins, quant à eux, rejouent le texte et participent au déplacement constant de la valeur de ces répétitions. Ainsi, la simplicité s'accompagne de la nécessité de saisir tout ensemble le texte et l'image – ou plutôt l'image comme texte à écrire : énonciation artistique en attente d'une parole qui la ré-énonce. Ici, l'« affreux cauchemar », derrière sa désignation unique et sous une allure presque unique, se fait, successivement et imperceptiblement, monstre ovoïde poilu aux grandes dents puis appareil digestif sur patte – mais également baleine, puisque s'y rejouent l'histoire de Jonas et celle de *Moby Dick*.

Parfois les cauchemars laissent place aux rêves éveillés : *Philippe Quichon veut voler*. Il lui suffit alors de s'isoler, de rencontrer le vent et de se laisser porter dans le mouvement de vrille dans lequel le vent l'emporte. « Un cochon a volé », s'exclame-t-il, et de découvrir, dans le langage, ce qu'accompli veut dire car c'est la valeur aspectuelle du passé-composé qui ici sous-tend l'acte (de langage) de Gaëtan et fait sa découverte : sa diction du miracle est le miracle lui-même et l'accomplissement de son fantasme s'effectue, au cœur du langage, par le truchement de l'accompli du présent. De sorte que la chute du récit n'est pas seulement une retombée mais un éveil au langage soufflé par le vent, dans un même mouvement d'aspiration et d'inspiration.



Maman Quichon se fâche, L'École des Loisirs, 2004.

Dans *Maman Quichon se fâche*, Anaïs Vaugelade travaille sur la profusion, avec un grand sens du détail. C'est dans ce détail que plonge son lecteur, rendu attentif aux changements qui, d'une image à l'autre, font vibrer l'ensemble. La vie y passe, avec ses chamboulements. Et notamment celui de la hiérarchie des plans. Car, dans l'album, l'arrière-plan prend le dessus et passe au premier – l'enjeu étant de tout placer « à l'avant ». Dans un foisonnement qui, pour ne pas faire masse, s'anime de part en part sans laisser de recoins ou de groins laissés pour compte. Cela passe par la variété extrême des jeux et des occupations – comme une encyclopédie vivante des activités enfantines – sans oublier les effets de groupe ou de sous-groupes qui, parfois, s'agrègent dans un mouvement d'aimantation où, par exemple, Maman Quichon disparaît sous une montagne de bisous. On voit là encore combien le dessin donne corps aux métaphores et aux jeux de mots en leur prêtant une nouvelle vie. Maman Quichon annonce qu'elle va se transformer en pierre, joue la métamorphose mais son « cœur de pierre », après avoir produit ses effets, finit par fondre sous l'assaut d'enfants enfin décidés à rejoindre leur lit, n'ayant plus très bien su, un court instant, où passait la frontière entre le vrai et le faux.

Lire : un voyage en *Matelas magique*

On ne parlera pas de *La Guerre*, que Serge Martin avait, à sa parution, mis en réseau dans une de ses chroniques². Nous aurions pu parler de *L'Anniversaire de monsieur Guillaume* qui redessine la fête ou de *La Soupe au caillou* qui rejoue cet album sur un mode plus mystérieux et en l'absence de Guillaume – deux albums que l'on pourrait par ailleurs inscrire plus largement dans une constellation autour du repas en lisant *Le Déjeuner de la Petite ogresse...* Nous nous contenterons, pour conclure, de faire une incursion dans le dernier opus car tous, à leur façon, nous proposent un voyage en *Matelas magique*.



Le Matelas magique, L'École des Loisirs, 2005.

L'enfant, progressivement, s'approprié des rituels. Son désir s'y inscrit et c'est là sa victoire – autant que celle des parents. L'heure du coucher en est un. Eli, le lionceau du *Matelas magique*, se rend lui-même dans sa chambre : pas besoin d'histoires, ce soir, il voit que ses parents sont occupés et il a son matelas. Un matelas auquel il attribue les propriétés « magiques » qui sont celles de ses désirs nocturnes. Et la logique du récit est alors celle d'une traine de rêves – où se rejouent tous les moments forts

2. « *Si vis pacem, para bellum* » (*Le Français aujourd'hui*, n° 127, septembre 1999).

de sa journée : l'école, le jeu avec les coussins ou encore avec ses figurines. Le récit nous mène en matelas d'un rêve à l'autre, dans un univers à la Lewis Carroll où l'on passe, d'une double page à l'autre et dans un mouvement continu, de l'autre côté et encore de l'autre côté de l'autre côté dans une histoire sans fin. À l'école, c'est la possibilité de monter sur le bureau de la maîtresse, de crier une réponse que l'on avait cherché en vain tout en criant son amour pour sa voisine qui, immanquablement, ne peut que vous aimer en retour et à laquelle Eli finit par poser un « LAPIN ! ». Aux cousins, et notamment aux poufs, qui sont les neveux du matelas, il peut rejouer le discours adulte du « Vous êtes encore trop jeunes. Mais plus tard, peut-être » – où le discours de la raison ménage le désir en se mêlant à la promesse habilement modalisée. Eli a vraiment tout compris et ses rêves se nourrissent de ses pensées et de son appropriation du discours parental. Fièrement, il peut alors flotter dans les airs puis plonger dans une ville en flammes au secours de la foule qui l'acclame, jouer avec le feu en atterrissant sur la boîte d'allumettes et arrêter les pyromanes. Mais la foule c'est effrayant, tout comme le feu, et de l'autre côté ce sont de cauchemardesques « monstres sans queue ni tête » qu'il doit fuir avant de remonter, emporté par le courant qui le « rejette sur la plage ». Le réveil se fait téléphone et la voix de la mère (graphiquement, la mer) est au bout du fil : « J'arrive dans cinq minutes » – c'est tout le plaisir d'un réveil différé et sans doute d'un dernier rêve éveillé. Le lecteur lui-même en refermant le livre et en passant par les pages de garde se rend compte qu'il peut s'en servir comme d'un matelas, qui est invitation à poursuivre son rêve. Ce qui nous dit *in fine* aussi quelque chose du livre qui peut-être est ce matelas magique – ainsi que du lecteur, qui, sans doute, est là pour reprendre et poursuivre, flotter, plonger, s'envoler, fuir et trouver sa plage grâce au livre comme ce petit lion qui traverse les pages d'ascensions en chutes dans une savante maîtrise des fonds de couleur, de la dynamique des diagonales et du découpage des pages : c'est une vague qui nous transporte d'une page à l'autre, une onde qui parcourt l'ensemble. Le discours texto-graphique d'Anaïs Vaugelade nous prend dans le jeu de ses relations.



Mathilde et Éric BARJOLLE